

Zeitschrift: L'effort cinégraphique suisse = Schweizer Filmkurier
Herausgeber: L'effort cinégraphique suisse
Band: - (1932-1933)
Heft: 19-20

Rubrik: Le journal de "distributeur de films"

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

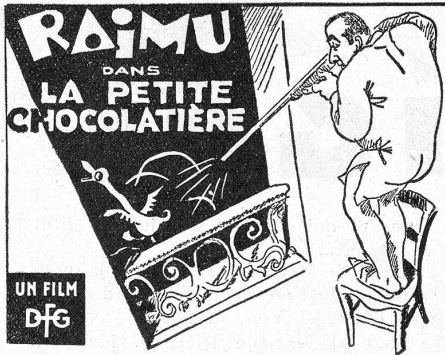
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Journal de „DISTRIBUTEUR DE FILMS“

La Petite Chocolatière

Cette chocolatière-là n'est pas celle d'un tableau célèbre, mais la fille du chocolatier Lapistole, dont la marque est aussi connue que celle de Fourey-Galant et de La Marquise. Deux cent millions — on n'est pas regardant, au cinéma, lorsqu'on accorde de la fortune à un personnage — dix-huit ans et le plus fichu mauvais caractère du monde ; cette jeune personne est insupportable et charmante.

En panne, en pleine nuit et en pleine campagne, elle va tambouriner à la porte d'une villa qui abrite un peintre (Raimu), son ami (Pierre Bertin) et son amie (Michèle Verly). Là, elle fait



un beau tapage, exige qu'on répare sa voiture, exige qu'on lui cède une chambre, exige que le jeune Bertin soit amoureux d'elle comme tous ceux qui l'approchent. On répare la voiture, on cède la chambre, mais Bertin reste glacial. Ce sera, bien entendu, le meilleur moyen d'être aimé et, comme je vous l'ai dit, la chocolatière est charmante, elle finira par le conquérir et par l'épouser.

Le rôle si moderne, acidulé, trépidant, insolent et gracieux de la capricieuse héroïne, fournit à Jacqueline Francell ses débuts à l'écran. Elle avait ses quartiers de noblesse à la scène, et ne voulait pas se déclasser en acceptant un second rôle à l'écran. Aussi, très patiemment, a-t-elle attendu qu'on vint lui offrir un début honorable. C'est Braunberger-Richebé qui s'y décida.

En cette lugubre et neigeuse matinée de fin décembre, je trouve une petite chocolatière dans sa chambre, et même dans son lit, où elle est clouée par une crise hépatique. Pour faire mentir tous les spécialistes, elle a un teint clair, rose et blanc comme celui de la « Blanche Aline », qu'elle incarna si longtemps et avec tant de saveur sur la scène des Bouffes-Parisiens. Rideaux tirés, chambre bleue, en toile de Jouy, alcôve rose, lampe de chevet. Intime. Tiède. Les cheveux de Jacqueline Francell sont dorés sur l'oreiller rose. Ses ongles sont roses sur le drap... On l'a

éveillée pour me recevoir. Dans le salon voisin, son père inquiet doit regarder fréquemment son bracelet-montre et pester contre les journalistes que la maladie ne désarme pas.

En fait, la malade bavarde fort gaie-ment, et je n'ai pas l'ombre d'un remords. Elle me parle de son adolescence encore si proche.

Naturellement, dit-elle, le fait d'être la fille de Francell m'a beaucoup aidée et beaucoup gênée pour faire ma carrière théâtrale. Mon père, dès ma petite enfance, était devenu le plus sévère et le meilleur des professeurs ; un professeur auquel je n'échappais pas, qui ne me permettait aucune école buissonnière. Ma sixième année, tenez, fut partagée entre le chant, le piano, la diction, et mes études générales qu'il fallait bien que je poursuive.

Je voulais alors entrer au Conservatoire. Mais mon père, partant en tournée en Amérique, m'emmena, puisqu'il faut bien former la jeunesse. J'avais dix-huit ans. Je brûlais d'envie de jouer sur une scène. Il s'y opposait. C'est dans la tradition.

L'Amérique, vous le savez, est afranchie de certains préjugés. Les gens de théâtre et de cinéma y sont reçus dans le meilleur monde. Ce sont des artistes, et non plus des histrions, comme dans certains pays d'Europe.

J'étais passionnée pour l'opérette. C'était le genre qui convenait à ma voix et à mon type physique. Je travaillais avec acharnement la danse, et mon professeur était le maître de ballet de l'Opéra de Paris, qui se trouvait lui aussi à New-York.

J'accompagnais mon père à des réceptions ou à des banquets, je rencontrais des artistes et des impresarios qui, tous, voulaient m'engager. Cela fléchit la résistance de mon père. A notre retour en France, les Bouffes virent mes débuts dans « Déshabillez-vous ». Puis, les rôles se suivirent. Dans le fond, mon père, je crois, est très content de son élève. Mais il a toujours été pour moi le plus redoutable critique. Heureusement.

Et puis, je suis venue au cinéma. C'est, vous le voyez, tout récent, si récent même, qu'il me semblerait difficile de porter le moindre jugement sur ce que j'ai pu y faire. Que j'ai été ravie de tourner ? Sans doute. Surtout avec un metteur en scène de la plus rare qualité comme Allegret, et avec des camarades comme Raimu, dont il est presque vain de redire le talent, comme Pierre Bertin, comme la charmante Michèle Verly...

J'ai d'ailleurs aimé tout de suite l'atmosphère des studios, encore qu'à Billancourt le travail fût assez rude. Mais je ne m'en plaignais pas... D'abord, pour l'attrait de la nouveauté... Puis, pour toute la sympathie que j'avais rencontrée, tant auprès des aimables direc-

teurs de la firme qu'auprès des autres interprètes...

Evidemment, je veux faire de nouveaux films, quand j'irai mieux. Des opérettes filmées, dans le genre de celles de Pommer. Tourner à Berlin, quel rêve ! et j'ai le moyen de le réaliser, puisque cette enveloppe bleue vient m'offrir... Hélas ! me le permettra-t-on ?

S. Ch.

Aux studios Braunberger-Richebé de Billancourt, la galerie de l'antique château de Lady Beltham a été reconstituée. Des armures rongées par la rouille et tissées de toiles d'araignées profilent en silhouette leur ombre démesurée sur les murs décorés de tableaux de famille. Eclairés par des bougies, qui donnent un air mystérieux à cette salle, Tania Fédor, Gaston Modot, Galland, Thomy Bourdelle, l'air affairé, traversent rapidement ces sombres lieux, pendant que les cameras tournent une des scènes de **Fantomas**, réalisé par Paul Féjos.

Paul Féjos réalisera simultanément les deux films de la série de **Fantomas**. Il utilisera pour ce faire les deux grands studios Braunberger-Richebé, à Billancourt ; il y vient d'engager Pervel Marlay, le grand opérateur américain, qui effectua les prises de vue de **Solitude**, **Broadway**, etc.



Michel Simon

Voici l'interprétation de **Fantomas** : Tania Fédor : Lady Beltham ; Thomy Bourdelle : Juve ; Rigaud : Fandor ; Jean Worms : Lord Beltham ; Gaston Modot : Bollon ; Galland : Fantomas.

Claude Heymann, qui vient de terminer la mise en scène de **L'Amour à l'Américaine**, a tenu à assister Paul Féjos dans la réalisation de **Fantomas**.